



André Caplet

MESDAMES, MESSIEURS (1),

Quand M. Robert Bernard m'a téléphoné la semaine dernière pour me demander de vous dire quelques mots sur André Caplet — mon refus a été catégorique. Je trouvais et je trouve encore qu'il ne suffit pas d'avoir connu un grand artiste pour se permettre de parler de lui, et puis c'est toujours dangereux pour une femme, et un peu ridicule, de bavarder sur les dons évidents d'un compositeur, alors que ses œuvres sont là pour lui donner, un jour, la place qu'il mérite.

Pourtant la pensée de M. Bernard est infiniment touchante et dans mon illogisme bien féminin, j'ai cédé devant son insistance ; mais je compte sur vous tous pour comprendre mon appréhension, car lorsqu'il s'agit

(1) Cette étude faite par Mlle Gouverné précédait une *Audition du mardi* de *La Revue Musicale*, consacrée à André Caplet.

des êtres qu'on admire et qu'on aime profondément, il semble naturel qu'on veuille en parler à voix basse.

Une fois de plus, j'obéis au magnétisme que Caplet n'a cessé d'exercer, *même, depuis sa mort*, sur tous les êtres de son entourage, parce que le cadre intime de ce foyer de la musique, nous invite au recueillement.

Ne comptez pas sur moi pour vous retracer toute surchargée de détails traditionnels, la vie d'un André Caplet, qui souriait malicieusement aussitôt qu'un critique, sous prétexte de faire valoir les mérites d'une œuvre, se perdait dans le labyrinthe de ses modulations !.....

D'une famille très estimée et très simple du Havre, et le plus jeune de sept enfants, Caplet eut une jeunesse difficile. Dès l'âge de treize ans, le violon et le piano assurèrent quotidiennement sa vie matérielle tandis que l'harmonie, enseignée par son vieux Maître Woollett devint un jeu de construction révélateur entre ses mains habiles.

Il vit mourir plusieurs des siens et sut très vite que la pauvreté, la maladie et la mort étaient des forces dont il fallait tenir compte.

André Caplet parlait peu de lui-même, mais lorsqu'il avait exigé — un an avant de mourir, — que je fasse une courte notice sur lui pour son éditeur — j'avais été frappée du ton sur lequel il m'avait fait cette remarque : « Il faudra faire sentir que toujours, j'ai aimé la mer ; qu'enfant, je restais des heures à flâner au bord des grands bassins du Havre, que mon plus grand bonheur était de m'évader dans une de ces barques fragiles et que j'imaginai le son des voix dans le bruit des voiles... ».

L'homme encore si jeune que la mort guettait, pensait toujours aux horizons marins lorsqu'il fut arrivé à son Golgotha....

Dévoré par une fièvre qui ne devait plus le quitter, il disait souvent : « *je voudrais tremper mes mains dans la mer* »....

Or pour qui veut me suivre, tout Caplet est contenu dans cette image de l'enfant vagabond, qui écoute émerveillé, les voix dans les voiliers.

Il y avait en lui *du pirate et du jongleur de Notre-Dame* — l'Infini l'attirait — de là, son goût du risque et son besoin de croire au miracle, pour être rassuré.

Son esprit de domination l'autorisait à tout vaincre, à tout posséder.

Le jardin défendu était le premier dont il voulait cueillir les fleurs.

Pour lui, tout ce qui avait l'allure d'une promesse devait aboutir à un épanouissement.

Son goût du merveilleux, que vous remarquerez tout à l'heure dans

Epiphanie, sa curiosité toujours en éveil, l'entraînaient vers toutes les formes de la beauté.

De ces multiples penchants émanent cette espérance, cette lumière qui rayonnent à travers toute son œuvre, car même dans ses accents les plus pathétiques, Caplet s'adresse à nous sous le signe des paroles du psaume inscrites en tête de sa Messe à Capella « *Dans le soleil, j'ai posé ma tente* ».

Que vous dire de ce génie complexe entre tous, à la fois mobile et tenace, d'une vitalité qui n'était pas en proportion avec la nôtre.

Il semble ne s'être jamais fixé nulle part et il a traversé notre existence comme un météore pour mourir à 46 ans en pleine activité, brûlé par cette double création du chef d'orchestre et du compositeur.

Tout en lui échappe au tranchant de la définition et je ne puis mieux vous confirmer mon incapacité à vous décrire son caractère que par ses propres paroles. Je ne sais plus qui lui disait un jour que je le connaissais bien — instantanément il s'est retourné vers moi et presque durement, il a lancé cette phrase étonnante en me regardant : « Si elle dit qu'elle me connaît, c'est de la présomption de sa part, *car je ne me connais pas moi-même.* »

Ce normand rusé, cauteleux, prudent, venait de se révéler dans ce cri spontané, et maintenant vous comprendrez mieux, combien est justifiée ma crainte de vous parler de lui, même lorsque je sens votre bienveillance prête à m'y encourager !...

Caplet a laissé des pages définitives, mais il a écrit trop peu, car la vie du chef d'orchestre depuis le Conservatoire et le prix de Rome limitait sans cesse celle du compositeur.

En faisant de lui un artiste aussi complet, la dualité de ces deux forces qui se rencontrent en lui pour servir la Musique hâtèrent sa mort et c'est dans cette dualité même que nous trouvons toutes les raisons de sa grandeur.

Son besoin d'ordre, de clarté, de précision était extraordinaire — il n'abandonnait rien au hasard —.

Quand je retrouve des feuilles de répétitions faites de sa main, avec le nombre des mesures signalées, le temps qu'il faut y consacrer pour ne pas en perdre — je suis toujours en admiration —.

Il disait qu'il était lent, mais il était simplement soucieux d'une perfection totale et me répétait souvent « un matériel bien préparé compte pour plus de la moitié, dans la réussite d'un concert ».

Il avait horreur des paroles inutiles concernant le travail.

Ecoutez-le plutôt rugir, dans cette lettre qu'il m'écrivit, indigné par un article où il était question « de chanter avec son cœur ».

« Parler du cœur..... ! fort bien — mais tout le monde a du cœur ! Rodri-
 « gue a du cœur ; l'épicier a du cœur et cependant ce dernier, malgré la mal-
 « léabilité de son viscère, ne découvrira pas et ne pourra définir de lui-même
 « les valeurs d'intensité, de couleur qui assurent l'ordonnance d'une œuvre
 « musicale ; le rôle d'une note, d'un accord, leur fonction, dans le jeu com-
 « plexe des harmonies ; saisir ce qui fait déclancher l'ascension ou la chute
 « d'une phrase ; les rapports entre le mot et la note, entre la phrase littéraire et
 « la phrase musicale ; les liens qui unissent la poésie à la musique — ou leur
 « absence..... bref un tas de choses qui font partie de l'enseignement et qu'on ne
 « peut résumer en disant « chantez avec tout votre cœur » et « respectez la mu-
 « sique ».

Evidemment « respectez la lettre »
 « mais pénétrez en l'esprit ».

« Il ne me manque plus que la redingote crasseuse et la paire de lunettes.....

« Ah c'est bien moi !..... je n'ai que trois minutes, mon pauvre cher Yves,
 « et je les dépense en digressions futiles et verbeuses — alors que la chose essen-
 « tielle = du moins celle pour laquelle je vous écris = grelotte de froid à l'issue
 « de ce papier. » — L'essentiel (ce jour-là), était de me faire réunir des notes
 pour aboutir à son projet toujours latent « d'une mise au point très nette
 définissant le rôle du chef d'orchestre » et il est intéressant de relever dans
 cette même lettre de Caplet, qui avait dirigé quatre ans à Boston (de 1910
 à 1914) ce *post-scriptum* significatif : « Ci-joint, à titre documentaire, un arti-
 cle de X.X.X. où il est justement question de Toscanini ».

Or, bien peu de gens en France, même parmi les musiciens et même en
 1920, étaient renseignés sur l'indéniable supériorité d'un Toscanini.

D'ailleurs, Caplet aurait pu devenir un Toscanini français, mais par
 d'autres moyens.....

Chose très curieuse — il lui arrivait constamment, tant il avait le pou-
 voir de faire des êtres ce qu'il voulait, de se contenter d'interprètes très
 moyens dans leur talent —.

Ainsi les « *Inscriptions champêtres* » qui sont à mon avis son chef-
 d'œuvre, tant le sentiment de la nature y est d'une essence rare, furent
 écrites en Normandie, pour trois de mes amies dont aucune ne savait chan-
 ter ou presque — et c'est certainement une des œuvres *a Capella* les plus
 difficiles que je connaisse —.

Comprenez-moi bien — quand il rencontrait un Robert Casadesus, un Maréchal, il était profondément heureux des richesses que ceux-ci pouvaient lui apporter, mais ces grands interprètes s'adaptèrent à ce qu'il cherchait. Comment ne pas sentir éclater sa joie en même temps que son regret d'avoir été arraché à la retraite qu'il s'imposait pour composer, dans ses lignes de l'été 1923 :

« Chère petite Yvonne, j'arrive de Dijon, vu Maurice Maréchal qui joue « Epiphanie » par cœur et d'une façon extraordinaire, merveilleuse, « inimaginable ».

« N'empêche que j'ai dépensé là presque trois jours et je suis furieux..... ».

Donc, hormis quelques interprètes comme celui-là, Caplet n'était content que lorsqu'il était arrivé à désaxer, à *désarticuler* les êtres.

Ce premier travail était souvent pénible.

Il y avait des chanteuses qui pleuraient, d'autres qui grinçaient des dents, des violonistes qui se vexaient !

Peu importe — plus les malheureux se défendaient, plus Caplet s'acharnait à les réduire en une sorte de matière sonore dont il se servait ensuite comme un sculpteur se sert de la terre glaise.

En somme, il fallait qu'il abrutisse et qu'il fascine son monde avant de commencer son travail de créateur, et puis, quand toute velléité d'indépendance avait été dominée, alors il entreprenait vraiment le modelage ; puis, le jour de l'exécution, quelque chose d'éblouissant, d'inoubliable s'accomplissait, car si Caplet avait toutes les patiences pendant la période des répétitions, une flamme extraordinaire le transfigurait au Concert, et tout l'équipage dépassait ses moyens, confiant en ce sûr pilote qui ne perdait jamais le contrôle de lui-même.

On sait quelles affinités existaient entre Debussy et Caplet. Une harmonieuse entente naquit de leur rencontre et Caplet qui avait un culte pour Claude de France, fut impérieusement réclamé par celui-ci pour diriger « *le Martyre de saint Sébastien* » lors de sa création au Châtelet en 1911.

Pressé, harcelé, dépassé par les événements, Debussy avait enfin trouvé un musicien assez sûr de son métier, assez souple et sensible pour orchestrer l'œuvre que lui-même achevait dans la fièvre.

Au début des répétitions, Debussy voulut donner son avis sur un détail.

Caplet avec autant de fermeté que de déférence lui dit alors : « Vous m'avez confié votre œuvre, laissez-moi faire et après nous verrons »

A la dernière répétition, l'émotion de Debussy fut telle, qu'il se mit à pleurer en entendant ce qu'il venait d'écrire.

C'est volontairement que je n'insiste pas sur les qualités de l'œuvre d'André Caplet, puisque d'admirables interprètes sont là pour animer certaines de ses pages subtiles, qui ne se livrent pas toujours, si on ne se penche vers elles avec attention. Tel « *Epiphanie* » qu'il écrivit pour son petit garçon, et qu'il commentait pour celui-ci avec un visage illuminé de bonheur. Il trouvait des images charmantes, pour lui expliquer l'apparition de l'Etoile, qui scintille dans un ciel d'Orient, dès la première page d'une orchestration transparente, puis l'extase naïve du roi Melchior qui s'extériorise — scandé par le rythme obsédant d'une discrète pédale — en des roucoulements un peu comiques dans cette longue cadence de violoncelle, et enfin tous les petits nègres danseurs qui tourbillonnent en signe de fête autour de la crèche de l'Enfant Jésus. La cadence intentionnellement longue l'est peut-être un peu trop, si l'on tient compte de la hantise d'un créateur toujours prêt à sacrifier ce qui n'est pas essentiel à la vie d'une œuvre afin que celle-ci n'en prenne que mieux son vol.

Caplet unissait à une fantaisie, à un charme auquel nul ne résistait, une ironie cinglante, qui blessait et dont on peut retrouver certains accents dans « *Les Fables* ».

Enclin par ses qualités mêmes à s'exprimer avec une concision qui préserve ses ouvrages de toute prolixité, André Caplet excelle à souder l'anneau sans défaut d'une pièce brève — telle cette page de Du Bellay « *Quand reverrai-je hélas ?* » écrite aux tranchées en 1915, dont Debussy déjà très malade reçut le manuscrit.

Ces quelques mesures le ravirent.

Mais Caplet qui avait déjà écrit à ce moment-là « *Le conte fantastique* », « *Le Septuor* », « *Les Prières* », les « *Poèmes de Remy de Gourmont* », les « *Inscriptions champêtres* » et, pendant la guerre pour un pauvre petit soldat de son régiment, « *La Croix douloureuse* » ne se rendait pas compte de ce qu'il nous apportait.

Alors que l'on voit souvent de très jeunes compositeurs viser les meilleurs orchestres, un an à l'avance pour faire jouer des œuvres qu'ils n'ont même pas achevées, n'est-il pas attendrissant de lire ce court billet qu'André Caplet m'écrivait en hâte, de Lyon, au lendemain d'une toute première audition du « *Miroir de Jésus* » :

« *Mon bon et cher petit Yves-Marc.*

« *Vous nous avez beaucoup manqué. La catastrophe redoutée s'est muée en une très digne et très belle fête.*

« En somme avec de mauvais chœurs, un orchestre douloureux, l'absence des « préludes, l'œuvre est sortie victorieuse.

« Geneviève vous racontera cela.

« Notre plus affectueuse pensée va vers vous. »

Or, je le répète, si Caplet avait le sentiment de sa puissance quand il défendait la musique, il est certain qu'il n'avait pas celui de sa valeur.

Quand on perçoit par les œuvres qu'il nous a laissées, celles qu'il aurait pu écrire, il est déchirant de trouver dans une lettre datée de Sienne, peu de temps après la précédente, cette confiance délicieuse sur lui-même où très légèrement se dessine le ton narquois du normand.

« Très cher et très Yves Marc.

L'intention de vous écrire est restée allumée (en veilleuse !) depuis Lyon.

« Telle une vestale, mon affection pour vous entretenait la flamme, mais « les circonstances et le temps ne m'ont pas permis de vous confier tout ce que « je voulais vous dire..... il y a huit jours !..... huit jours que je viens de passer « dans la respectueuse intimité de la Sainte (1), qui est l'âme du Drame Sacré « que je vais écrire — que j'écris, dirais-je — car, par un miracle que je ne « comprends pas, mais qui m'enchant, j'ai des idées musicales !..... »

« Mon brave petit Yves, vous savez — vous ne doutez pas n'est-ce pas ? — que je compte entièrement sur vous pour la préparation chorale des Mystères... ».

C'était en effet 15 jours avant la première audition à Paris du *Miroir de Jésus* (mars 1924) dont le succès fut tel que, sous la direction de l'auteur, on put le donner plusieurs fois en mai — à bureau fermé — au Théâtre du Vieux Colombier.

Comme tous les grands artistes, André Caplet n'arrivait jamais à atteindre son but et passait de joies indicibles à de profonds découragements.

Avait-il le pressentiment de sa fin prématurée ?...

J'en ai l'intime conviction.

Toujours est-il qu'une hâte étrange, — significative chez ceux qui vont mourir — le prit pendant cette ultime période.

Une solitude absolue lui ayant toujours été nécessaire pour composer — il voulut les deux derniers étés de sa vie, rester dans son pavillon de Neuilly — et put finir « *le Miroir de Jésus* », ainsi qu'« *Epiphanie* » en 1923, puis commencer *Sainte Catherine de Sienne* et sa *Sonate pour orgue, violoncelle et voix*, que nous n'entendrons jamais et qu'il considérait comme presque achevée en 1924.....

(1) Sainte Catherine de Sienne.

A partir de ce moment-là, ce fut la course à l'abîme — il fallait tout faire à la fois — on eût dit qu'il voyait la route se raccourcir devant lui.

« *Merci de votre bienfaisant mot, bien cher Yves, m'écrivait-il alors — oui, c'est le « temps » c'est-à-dire la division de l'existence en heures, en minutes et jours fixes, qui empoisonnent ma vie.*

« *Merci d'aider à ma décongestion ».*

Mais l'inquiétude demeurait pourtant, et dans chacune de ses lettres hâtivement écrites — sonnait un glas que je ne percevais pas tant j'étais absorbée par son activité.

« *Chère Yvonne, vous ne sauriez croire combien bienfaitantes me sont « vos paroles, votre appel à la patience.....*

« *Il me semble que tout n'est pas perdu.... ! ».*

Pourquoi ce ton grave et cette tristesse, alors que son œuvre s'épanouissait avec plus de liberté de jour en jour ?....

Semblable à ces marins robustes qui viennent après un voyage périlleux poser pieusement comme *ex voto*, une frêle petite barque, merveilleusement construite, au pied de l'autel, André Caplet, vint diriger ses œuvres religieuses pour la dernière fois dans une Eglise de sa Ville natale.

Tous les périls du voyage de la vie étaient en effet finis pour lui !

Quelques jours après, — c'était le 14 mars 1925 — nous devions jouer à deux pianos « *le Miroir de Jésus* », dans une matinée qui réunissait tout Paris — quarante de fièvre le matin même, l'empêchait de se lever — à midi, il me fit savoir qu'il tenait absolument à ce que l'œuvre soit donnée quand même.

La matinée eut donc lieu....

Pouvais-je penser qu'à partir de ce jour-là, il faudrait marcher à tâtons dans la musique, sans lui !

Il mourut le 22 avril 1925.

Je compris lentement — très lentement — que cette mort sans déchéance, en pleine ascension, était celle pour laquelle il était désigné ; que rien n'arrive inutilement et que ce nomade qui avait pour un temps très court posé sa tente « dans le Soleil », était de ceux qui ne doivent pas rester longtemps ici-bas !.....

Par sa perte et son absence, auxquelles je n'ai jamais pu m'habituer, j'ai senti que Dieu dispensateur de ces forces qui nous élèvent, nous était seul indispensable, pour nous faire mieux comprendre par l'épreuve de notre isolement, la valeur de ce qui nous reste encore, après de tels départs.

YVES-MARC.
(*Yvonne Gouverné.*)

14 décembre 1937.